

Philippe Steiner, *L'école durkheimienne et l'économie : sociologie, religion et connaissance*

Genève, Droz, 2005, 370 p.

François-André Isambert

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3226>

DOI : [10.4000/assr.3226](https://doi.org/10.4000/assr.3226)

ISSN : 1777-5825

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 215-311

ISBN : 2-7132-2045-9

ISSN : 0335-5985

**Référence électronique**

François-André Isambert, « Philippe Steiner, *L'école durkheimienne et l'économie : sociologie, religion et connaissance* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 131-132 | juillet - décembre 2005, document 132-64, mis en ligne le 21 février 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3226> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.3226>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Philippe Steiner, *L'école durkheimienne et l'économie : sociologie, religion et connaissance*

Genève, Droz, 2005, 370 p.

François-André Isambert

---

- 1 L'ouvrage part de la critique de l'économie politique par Durkheim et de sa recommandation de traiter l'économie dans ses rapports avec les autres secteurs de la vie sociale. Durkheim avait tracé deux « programmes » en ce sens, remplis par lui-même, Simiand et Mauss. Le chapitre sur Max Weber et la confrontation avec les durkheimiens sur sa manière de mettre en rapport économie et religion ne s'intègre pas tout à fait dans cet ensemble. En revanche, on aurait pu y faire figurer Halbwachs et sa critique du *Suicide* et Hertz, dont la religion populaire n'est pas sans incidence économique. Sont cités, malgré tout, Hubert pour sa collaboration avec Mauss, Davy et Maunier « à la croisée de l'économie, de l'ethnologie et de la religion (*sic*) ». Des deux programmes, le premier est l'inventaire critique des catégories de l'économie politique, « le second mobilise la sociologie de la religion pour une compréhension renouvelée du fonctionnement des sociétés modernes » (p. 13).
- 2 Ce sectionnement repose principalement sur l'idée d'une révolution dans la pensée durkheimienne avec son cours de 1895 où lui serait apparue l'importance de la religion dans la vie sociale. J'ai dit, ici même (*Arch.*, 42, p. 35-55) ce que je pensais de cette interprétation déjà formulée, qui met en lumière un changement d'accent chez Durkheim, mais minimise la place de la religion dans la *Division du Travail social* et le *Suicide*. Ceci dit, l'auteur lui-même indique la dimension religieuse que Durkheim accordait à ces deux phénomènes sociaux. Mais l'auteur pense que « cette relation se défait avec la *révélation* de 1895 », ce qui reste à prouver. Le fait que les consciences, dans les actes économiques, ne soient pas rapprochées comme dans la vie religieuse ne suffit pas à établir la coupure radicale que l'auteur croit discerner.
- 3 Aussi est-ce sur Mauss que l'auteur, dans sa problématique, fait peser le poids principal de son examen, chez les durkheimiens, entre économie et religion. Le croisement de la

magie et de l'économie est ce qui apparaît en premier. En raison de son « efficacité », la magie est, dans bien des peuples, considérée comme une *force productive*. C'est à partir de la magie que Mauss introduit la religion, mais l'auteur semble estimer secondaire la distinction entre ces deux activités parentes. On trouve une beaucoup plus grande richesse de perspectives dans *l'Essai sur le Don* où le quasi-contrat du don avec obligation de contre don doit beaucoup à Davy, comme le rappelle l'auteur. Ce qui est en cause, maintenant, c'est le fondement anthropologique de *l'échange*. Magie ou religion ? L'idée du *hau* comme force contraignante s'élargit en une vision non égoïste de la vie sociale, où la domination est à la mesure de la générosité.

- 4 Simiand n'a pas ignoré les motifs non utilitaires dans l'économie, parmi lesquels des motifs religieux. Mais le plus intéressant est la convergence, voire l'intersection, de son programme avec celui de Mauss. Outre l'amitié qui lia les deux hommes, ils trouvent entre eux une consonance dans *l'attente*, un des moteurs du marché. Ce rôle de l'attente dans les opérations financières rejoint Keynes et son analyse des motifs de la propension à investir. Cette notion, Desroche en a développé la fécondité messianique et Danièle Hervieu-Léger, sa prolifération eschatologique.
- 5 La partie consacrée à Weber semble, d'abord, être une fausse fenêtre dans un livre où le durkheimisme est, pour une grande part, considéré du point de vue des rapports entre l'économie et la religion. Le débouché commun sur l'éducation ne convainc pas de la parenté de leurs pensées. En revanche, l'appel à Halbwachs jette une passerelle tout à fait digne d'intérêt. D'abord, le rôle de Halbwachs pour introduire Weber en France y est opportunément rappelé : outre les deux articles de 1925 et 1929, l'auteur montre que, toute sa vie, par écrit et par oral, Halbwachs a accordé une grande importance à Weber. Plus important encore, Halbwachs, au lieu d'opposer comme l'avait fait Durkheim dans *Le Suicide*, les motifs individuels et les déterminants sociaux, considère, comme Weber, que la motivation, toujours individuelle, peut être socialement localisée et par là, partiellement déterminée socialement.
- 6 Au total, ce livre, un peu chaotique, est une contribution digne d'intérêt aux deux questions inséparables des rapports entre économie et religion et entre Durkheim et Weber.